



Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

Capitaine de vaisseau breveté d'état-major e.r. John Saussez

Le capitaine de vaisseau breveté d'état-major John Saussez a occupé le poste de chef de la chaire Opérations maritimes au Collège de défense de 2006 à 2011, et a également enseigné l'histoire des guerres navales à l'École royale militaire de 2012 à 2015. Actuellement pensionné mais toujours passionné d'histoire maritime, il continue de donner des conférences sur ce thème.

Krijgsgeschiedenis is voor iedere officier niet alleen de studie van de krijgsverrichtingen tijdens zee- en veldslagen maar ook van de geopolitieke en strategische context en van de eraan verbonden krijgsoctrine, tactiek en technologie. Met deze studie wil de auteur noodzakelijke kennis doorgeven aan de toekomstige aanvoerder om tijdens zijn commando met kennis van zaken en doordacht te beoordelen.

21 oktober 1805, Trafalgar, de Britse vloot gaat de confrontatie aan met de verzamelde Franse en Spaanse schepen. Aangevoerd door viceadmiraal Nelson halen de Britten een verpletterende overwinning die hen de heerschappij over de zeeën verzekert voor de komende eeuw. We leven nu in een tijdperk van nucleaire voorstuwing, geleide wapens en satellietcommunicatie; kan een zeeslag uit het tijdperk van de zeilschepen ons dan nog iets bijbrengen?

La paix d'Amiens, conclue en 1802 entre la France et le Royaume-Uni, fut éphémère car elle ne prenait pas en compte la dimension économique des relations entre les deux pays. Du fait de la politique protectionniste française, les débouchés industriels britanniques sur le continent étaient toujours bloqués. De plus, les importations de produits agricoles continentaux étaient empêchées alors qu'elles étaient nécessaires au Royaume-Uni qui n'était pas autosuffisant en la matière. La France profita également de la paix pour partir à la conquête de nouveaux marchés au détriment du Royaume-Uni. La City, qui espérait que cette paix se transforme en traité commercial lui permettant de reprendre son activité, dut vite déchanter. De surcroît, sur le continent, Bonaparte prenait ses aises en Italie et en Hollande. Les hostilités entre les deux pays reprirent donc en mai 1803.

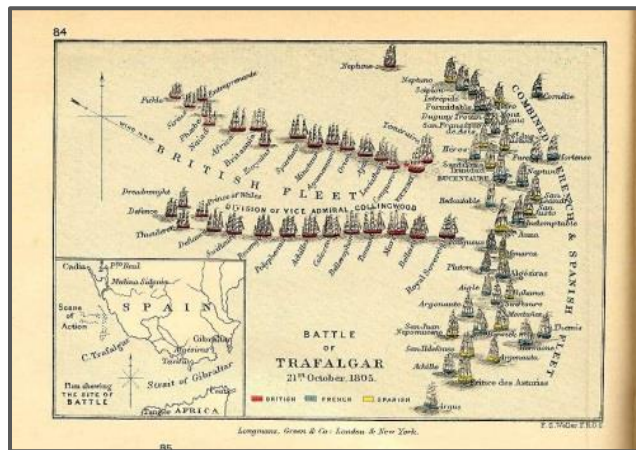
Napoléon réunit une armée au camp de Boulogne, dans le but d'envahir les îles Britanniques et d'en finir avec son ennemi. Pour permettre à la flottille de transport de traverser la Manche, il devait cependant obtenir une supériorité – au moins temporaire – contre la Royal Navy. À cet effet, il comptait rassembler ses deux flottes principales, celle de l'Atlantique, basée à Brest et celle de la Méditerranée, basée à Toulon. Mais elles étaient sous la surveillance

Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

constante de la Royal Navy qui exerçait un blocus, ce qui rendait leur jonction difficile. D'autres flottes pouvaient également être mobilisées pour cette action, à savoir la flotte espagnole, désormais alliée de la France, et les autres escadres présentes sur la façade atlantique, comme celle de Rochefort.

QUATRE PLANS

Napoléon aurait proposé successivement quatre plans différents, chacun ayant pour objectif le rassemblement d'une grande force de navires et un mouvement dans la Manche. Les éléments communs à ces plans incluaient de leurrer loin de la Manche les escadres britanniques en blocus, de réunir les escadres françaises et de faire progresser la flotte ainsi constituée jusqu'à Boulogne où elle escorterait la force d'invasion. Ces plans complexes, faisant « marcher » les flottes comme les armées de Napoléon, dépendaient d'événements peu probables tels que des conditions météorologiques favorables, l'évitement des forces britanniques et le succès de la manœuvre contre l'escadre britannique de la Manche.



Public domain (Wiki Commons)

Les trois premiers plans, prévus pour une exécution entre la mi-1804 et le début de 1805 ne seront pas mis en œuvre pour diverses raisons – notamment, pour le second plan, l'interception des ordres envoyés à la flotte de Brest par les Britanniques.

Rassuré par les intentions de ses ennemis sur le continent, Napoléon élaborera un quatrième plan en mars 1805. La flotte de Brest, après avoir embarqué des troupes, devait se rendre au Ferrol afin de se joindre aux forces françaises et espagnoles qui s'y trouvaient. Cette force de 33 vaisseaux de ligne naviguerait ensuite vers les Antilles afin d'y attirer les Anglais en menaçant leurs colonies. Pendant ce temps, Villeneuve était censé avoir quitté Toulon et, après avoir percé en Atlantique en recueillant au passage la flottille de Cadix, naviguer au rendez-vous dans les Antilles. Les flottes réunies reviendraient alors pour couvrir l'invasion.

La poursuite

La flotte à Brest, commandée par le vice-amiral Ganteaume, est étroitement surveillée par l'escadre de l'amiral Cornwallis. Le vice-amiral Nelson, à la tête de la Mediterranean Fleet qui fait face à l'escadre de Toulon, a décidé d'appliquer un blocus assez desserré ; il espère ainsi inciter Villeneuve à prendre la mer et ainsi pouvoir lui livrer bataille. Malgré les réticences de Villeneuve, qui a déjà connu la défaite contre Nelson à Aboukir en 1798, Napoléon pousse son amiral à appareiller.

Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

Des tempêtes empêchent les navires britanniques de maintenir leurs positions de guet, ce qui permet à Villeneuve de faire voile le 29 mars 1805 et d'échapper au piège de Nelson. Il passe Gibraltar le 8 avril et arrive aux Antilles le 12 mai avec onze vaisseaux ainsi qu'une flotte espagnole, forte de neuf vaisseaux. Villeneuve, bien que pressé par les officiers de l'armée française de reprendre les îles conquises par les Britanniques, reste inactif un mois durant en l'attente de Ganteaume qui n'a pas pu quitter Brest ! Il apprend le 7 juin, à la suite de la capture d'un navire de commerce britannique, que Nelson est enfin arrivé dans les Caraïbes et décide, le 11 juin, de mettre le cap sur l'Europe.

Il est en vue du cap Finisterre, en Galice, début juillet, mais les vents contraires l'empêchent jusqu'au 22 juillet de remonter le golfe de Gascogne. Entre-temps, le vice-amiral Calder, qui montait la garde devant Rochefort et Ferrol, averti du retour des Français, rassemble ses quinze vaisseaux pour l'attendre au cap Finisterre. Dans la bataille qui suit, le 23 juillet, Villeneuve perd deux vaisseaux mais est dissuadé de poursuivre vers le nord ; malgré l'avantage du vent, il fait demi-tour pour La Corogne où il arrive début août. Les ordres de Napoléon qui l'attendent sont pourtant clairs : voguer au nord, vers Brest ! Nerveux devant les démonstrations de la Royal Navy, Villeneuve décide cependant de rejoindre Cadix au sud !

BLOCUS À CADIZ ET PLAN DE BATAILLE

Mi-août, Cornwallis détache vingt de ses navires pour renforcer la flotte au blocus de Cadix. Nelson, revenu au Royaume-Uni, est chargé de commander cette flotte. Retardé par les réparations du Victory, il prend la mer le 15 septembre et ne rejoint ses escadres que fin du mois. Il place en observation devant Cadix une flottille composée de quelques frégates sous les ordres du capitaine Blackwood. Son corps de bataille, composé des vaisseaux de ligne, attend hors de vue, à environ 50 miles¹ au large. Il doit cependant détacher six d'entre eux du 2 au 15 octobre pour aller chercher du ravitaillement à Gibraltar.

Nelson avait préparé et affiné son idée de manœuvre en vue de la bataille : le 9 octobre déjà, il communiquait son plan dans un mémorandum secret². Il anticipait que la flotte franco-espagnole se formerait en ligne de bataille traditionnelle. À cette époque, lorsque deux flottes s'affrontaient, elles se disposaient en deux files (d'où le terme de vaisseau de ligne) et naviguaient l'une vers l'autre. Elles remontaient lentement le vent et en se croisant, elles se canonnaient. Les deux flottes faisaient généralement demi-tour pour un deuxième passage face à face. La victoire tenait surtout au nombre de canons disponibles, à la rapidité de manœuvre des équipages et à la coordination entre les différentes unités de la flotte. Se trouvant en infériorité numérique, Nelson décida de bousculer les habitudes. Son idée principale consistait à vouloir briser la ligne de bataille de la flotte ennemie avec plusieurs unités, plutôt qu'avec une seule ligne de bataille.

Plusieurs de ses prédécesseurs avaient tenté cette manœuvre, mais seul l'amiral Duncan (à la bataille de Camperdown en 1797) l'avait fait avec deux colonnes. De plus, s'il parvenait à se placer vent arrière, il gagnerait en vitesse et le choc de ses escadres coupant la ligne ennemie permettrait qu'une bataille désordonnée se développe, de sorte que ses navires puissent submerger et détruire des parties de la formation adverse avant que d'autres navires ennemis ne soient en mesure de leur venir en aide. Ce plan présentait trois avantages : premièrement, il permettait à la flotte britannique d'arriver rapidement au contact de la flotte ennemie, réduisant ainsi le risque que celle-ci n'évite le combat. Deuxièmement, en brisant la ligne franco-espagnole, on en arriverait rapidement à une mêlée avec une série de combats individuels dans lesquels les Britanniques étaient susceptibles de

¹ Environ 90 kilomètres (un mile marin équivaut à 1 852 mètres).

² The Dispatches and Letters of Lord Nelson, Nicholas Harris Nicolas, Chatham Publishing, London, 1997-98, Vol. VII, p. 89.

Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

l'emporter. Troisièmement, cette manœuvre permettait de réaliser une concentration décisive sur l'arrière de la flotte franco-espagnole, les navires de l'avant-garde devant se retourner pour supporter l'arrière-garde, ce qui prendrait un certain temps. Toutefois, le principal inconvénient était que les navires franco-espagnols seraient en mesure de diriger leurs tirs durant l'approche alors que la flotte britannique serait incapable d'y répondre.

Redoutant Nelson, Villeneuve semblait peu enclin à quitter Cadix, d'autant que ses capitaines s'y opposaient. Il recevra néanmoins l'ordre de revenir en Méditerranée : Napoléon le veut à Naples, mais il lui reproche aussi sa passivité³. Seule l'annonce, le 18 octobre, de l'arrivée de son remplaçant à Madrid, ajoutée aux renseignements signalant six vaisseaux britanniques à Gibraltar, le décide. Après une rapide préparation de ses navires, il quitte le port selon une formation en trois colonnes le 20 octobre et se dirige vers le détroit de Gibraltar. Le soir même, l'Achille signale les navires britanniques à leur poursuite dans le nord-est. Durant la nuit, Villeneuve décide de former sa flotte sur une ligne et de se préparer au combat.



© Auguste Mayer

LA BATAILLE

Nelson, modérant habilement sa poursuite pendant la nuit, conserve l'avantage du vent. Aux premiers rayons du soleil, le lundi 21 octobre vers 6 heures, la flotte britannique est en vue de la flotte franco-espagnole. Elle prend le vent et descend sur l'ennemi en deux colonnes. Villeneuve ordonne de former sa ligne de bataille en route vers le sud. Bien que le vent soit faible, la houle est restée forte.

³ Dans une missive du 14 septembre, il l'enjoint de se battre : « Notre intention est que, partout où vous trouverez l'ennemi en forces inférieures, vous l'attaquiez sans hésiter et ayez avec lui une affaire décisive. »

Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

Vers 8 heures, les vaisseaux britanniques se sont globalement formés en deux colonnes ; leur vitesse est d'environ 2 nœuds et ils sont à quelque 6 miles nautiques de la flotte franco-espagnole. Villeneuve estimant que Nelson tente de lui couper la route vers Cadix, ordonne de virer de bord et mettre le cap vers le nord. À cause du peu de vent et de la houle, cette manœuvre prendra jusqu'à deux heures pour certains navires et amènera encore plus de désorganisation dans la ligne franco-espagnole.

Nelson – à bord du *Victory* – est à la tête de sa division (au vent), constituée de quatre navires de premier et second rang accompagnés de huit autres navires de ligne. La division sous le vent est menée par le vice-amiral Collingwood, à bord du *Royal Sovereign* ; elle compte trois navires de premier et second rang et douze autres navires de ligne. À l'instar de la flotte franco-espagnole, les divisions britanniques ne sont pas parfaitement formées, mais peu importe.

Comme les divisions britanniques approchent, les navires français et espagnols ouvrent le feu. Leurs bordées martèlent les Britanniques qui ne peuvent y opposer que leurs canons de proue. Peu avant midi, Nelson, ne voyant pas encore où est le navire amiral de l'ennemi, décide de pousser vers l'avant-garde. Lorsque Villeneuve fait finalement hisser sa marque sur le *Bucentaure*, Nelson fait porter le *Victory* sur celui-ci. La flotte franco-espagnole est étendue sur un arc assez long et leur ligne de bataille n'est pas assez compacte ni bien formée, ce qui ouvre aux Britanniques un passage pour les doubler. Les navires font à peine 1 nœud, car ils naviguent au près et le vent est toujours très faible.

C'est Collingwood qui fera contact le premier, suivi ensuite par Nelson. Les Britanniques parviennent à briser la ligne franco-espagnole environ au tiers de sa longueur depuis l'avant-garde. Celle-ci sera empêchée de participer à la phase d'ouverture de la bataille, la direction et la faiblesse du vent les empêchant de revenir au combat à temps pour influencer sur le résultat. Dans la mêlée générale qui s'ensuit, le *Victory* se prend dans les mâts du *Redoutable* dont l'équipage tente l'abordage. C'est alors qu'une balle de fusil tirée des hauteurs du 74-canon français frappe Nelson à l'épaule gauche et va se loger à côté de sa colonne vertébrale.

La discipline et la cadence de tir supérieure du côté britannique, résultat d'années d'entraînement sur mer, porteront leurs fruits. Les navires de Nelson sont sévèrement malmenés, mais aucun ne sera coulé ni capturé. En revanche, les Franco-espagnols perdent dix-huit vaisseaux de ligne et déplorent quelque 3 000 marins tués ou noyés, 2 500 blessés et plus de 7 000 prisonniers. Pour les Anglais, cependant, la victoire est amère : Nelson meurt dans les tréfonds du *Victory* à la fin de la bataille. Toutefois, malgré la férocité du combat, ils ne comptent qu'environ 500 morts et moins de 1 300 blessés.

CONSÉQUENCES

La victoire britannique n'eut pas d'effet majeur sur la stratégie terrestre de Napoléon, car il avait déjà abandonné son projet d'envahir l'Angleterre bien avant Trafalgar. Le 26 août, l'armée d'Angleterre, rebaptisée la Grande Armée, avait levé le camp de Boulogne et marché vers l'est où elle sera engagée en Autriche. L'importante victoire remportée par Bonaparte à Ulm le 20 octobre étouffa quelque peu les échos de la bataille de Trafalgar ; mais le fait est qu'il restera ainsi enfermé en Europe et que cette défaite en mer marquera le début de sa chute. En quelque sorte, c'est lors de cette bataille que résonnèrent les premiers coups de canon de Waterloo.

Trafalgar est aussi la dernière grande bataille de la marine à voiles ; elle clôt définitivement la lutte pour la prépondérance maritime opposant depuis plusieurs siècles la France et l'Angleterre. Cette victoire confirme définitivement la suprématie des Anglais sur les mers. Si, dès avant la bataille, le risque d'une invasion était déjà

levé, il disparut totalement à sa suite, la marine française n'osant jamais plus affronter les escadres britanniques en mer. Politiquement, les résultats de Trafalgar ne doivent pas être sous-estimés, constituant tant en Europe continentale qu'au Royaume-Uni un contrepoids moral aux victoires terrestres de la Grande Armée dans les années qui suivirent.

CONCLUSIONS

Outre le fait que les flottes ne se manœuvrent pas comme des armées, les quatre plans élaborés par Napoléon étaient bien trop sophistiqués et ne tenaient pas compte de la complexité de l'environnement maritime – notamment l'aspect aléatoire des communications sur de longues distances – de l'impact des conditions météorologiques et de l'entraînement des escadres britanniques. Les leçons de Trafalgar se situent, sans aucun doute, dans le domaine de l'innovation tactique et du commandement.

Dans ce dernier domaine, nous pouvons apprendre du style de leadership de Nelson (ce qu'il appelait lui-même « the Nelson's touch »), voire dresser un tableau des similitudes avec la doctrine de leadership promue par la Défense⁴. En guise de conclusion, je voudrais faire quatre parallèles qui confirment ces éléments de la vision du leadership à la Défense.

1. Le leadership est centré sur l'obtention de résultats. Les subalternes de Nelson appréciaient de travailler pour lui parce qu'ils savaient qu'ils pourraient exercer leur esprit d'initiative et leurs compétences. Si la mission réussissait, Nelson veillait à ce que ses subalternes soient reconnus et reçoivent une récompense appropriée. Si les choses tournaient mal, Nelson, en tant que commandant en chef, se considérait comme responsable des résultats de son équipe et en assumait seul les conséquences. Cette attitude insufflait à ses subalternes la confiance pour agir et prendre des risques calculés. Aujourd'hui, nous parlerions d'« autonomisation » (« empowerment » en anglais).

2. Communiquer de manière efficace, la pierre angulaire du leadership. Nelson savait très bien communiquer. Outre la production d'un mémorandum expliquant ce qui était attendu de ses subalternes, il les a aussi conviés aux dîners et conseils de guerre pour discuter de son idée de manœuvre et de ses intentions, de sorte qu'aux moments nécessaires dans la bataille, ils étaient en mesure d'exercer un jugement approprié. Nelson, très judicieusement, s'est limité à prescrire l'objectif (what) et la raison (why) de l'action ; il a laissé l'exécution des détails (how) à son équipe. Il a également formulé son intention de façon extrêmement simple et claire ; on retrouve son schéma de manœuvre sur une simple feuille de papier. Aujourd'hui où se chevauchent stratégies, plans, modèles, initiatives, priorités, etc., le rôle du chef est de focaliser son équipe sur ce qui est essentiel : la mission.

3. Inspirer en donnant l'exemple. La première règle de la guerre est de faire soi-même ce que l'on exige de ses hommes. Servir sur un vaisseau à la fin du XVIIIe siècle n'était pas chose facile. Lors du combat, l'équipage était entassé dans des espaces confinés, le bruit des canons résonnait de manière assourdissante et les hommes dans les ponts inférieurs ne pouvaient rien voir de la bataille. Les dégâts causés par les boulets de canon et les milliers d'échardes explosant à l'impact de ceux-ci à travers les parois provoquaient d'horribles blessures. La profession médicale étant ce qu'elle était à l'époque, des blessures qui se traitent aujourd'hui sans problèmes s'avéraient alors souvent fatales ou entraînaient une amputation. Ce n'était pas l'époque des officiers généraux conduisant les opérations loin derrière le front mais, durant la bataille, la plupart des amiraux se trouvaient au centre de leur formation. Nelson voyait cela différemment ; il tenait à être à la tête de la ligne de bataille. Non seulement ses marins apercevaient le navire amiral être le premier sous le feu ennemi, mais ils voyaient leur amiral, comme eux

⁴ Leading by example – La vision du leadership de la Défense, 2017.

Deux siècles après la bataille, que retenir de Trafalgar ?

sur le pont, courir les mêmes dangers. Nelson, saisissant les réalités du combat, avait rapidement compris que, si les chefs donnent l'exemple, leurs subalternes se montreront, plus que probablement, à la hauteur. Nelson était très apprécié de ses hommes, parce qu'il s'exposait aux mêmes dangers qu'eux, et à leurs côtés.

4. Les leaders s'attachent à renforcer la cohésion de groupe. La confiance est un motivateur puissant. Lorsqu'il se dirige vers la flotte ennemie, Nelson fait hisser ce qui deviendra le message le plus célèbre à la veille d'une bataille navale : « L'Angleterre s'attend à ce que chaque homme fasse son devoir ». Mahan a écrit que la confiance de Nelson en ses subalternes reposait « sur la présomption que les autres auraient la même dévotion pour le devoir, la même ardeur pour exécuter les ordres [...] qu'il avait lui-même ». Avant que les premiers coups de canon n'aient été tirés à Trafalgar, son message à tous laissait entendre qu'il avait confiance en eux et qu'il était certain qu'ils feraient tous leur devoir. Nelson avait une foi absolue en ceux qui le suivaient.

La leçon principale de cette bataille est donc celle d'un leadership dépassant le temps et la technologie, celle de l'établissement par le commandant d'une vision claire pour ses subalternes. Le plus grand talent de Nelson a été sa capacité de transmettre sa vision, sa doctrine à ses amiraux et ses commandants. Son mémorandum reprenait, outre une approche tactique, ses principes essentiels pour livrer la prochaine bataille : saisir et conserver l'initiative. Cette capacité à mobiliser ses subalternes est particulièrement pertinente dans l'environnement militaire actuel où la gestion de la bataille – bien que menée avec des moyens hautement technologiques – doit toujours composer avec un problème de saturation d'informations.

Reageren? Réagir?: **BMT-RMB@mil.be**

Mots-clés: Histoire, Batailles, Nelson, Leadership



www.irsd.be - www.khid.be - www.rhid.be

Tous droits réservés - Alle rechten voorbehouden